Vol 24 No 17 | 19 mars au 2 avril 2024

GRATUIT Bilingue et interculturel
English version at the back

La Source
forum de la diversité

La Source – www.thelasource.com – Depuis 1999

Photo de Nana's Kitchen & Hot Souces Ltd

La Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale en Colombie-Britannique

par LUC MVONO

À la suite de son appel de nomination en novembre 2023, le gouvernement de la Colombie-Britannique annonce cette semaine la liste de ses champions de l'antiracisme et du multiculturalisme de 2024. C'est ce 21 mars à l'Université Simon Fraser que le gouvernement provincial compte dévoiler les noms des récipiendaires des prix annuels des *Multiculturalism and Anti-racism Awards*. Ces nouveaux lauréats se rajouteront à plus de 50 autres gagnants depuis le lancement du même prix en 2008.

En amont de la cérémonie et de la Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale du 21 mars, plusieurs questions se posent : Qui sont les précédents récipiendaires de ces prix ? Que pensent-ils du milieu social ambiant actuel ? En quête de réponses, le journal de La Source s'est entretenu avec deux anciens lauréats des prix de l'antiracisme et du multiculturalisme de la C.-B.

Jorge Salazar, 2012

Après s'être impliqué dans l'activisme pendant plusieurs années, Jorge Salazar a décidé de faire le saut dans le développement communautaire, suivant les pas de ses deux parents : son père, défenseur des droits humains, et sa mère, qui était engagée dans les mouvements des femmes en Colombie.

« Au départ, mon énergie était plutôt destinée à travailler directement dans la rue et à essayer d'encourager la société à prêter attention aux problèmes liés à l'oppression des peuples autochtones ou à l'oppression des défenseurs des droits de l'homme en Amérique latine », explique M. Salazar. « Mais au fur et à mesure, j'ai constaté que dans le secteur sans but lucratif… il y a des possibilités d'accomplir de très bonnes choses à l'intérieur du système. »

Et c'est pour cette raison que M. Salazar s'est lancé dans la sensibilisation des jeunes désavantagés en favorisant l'établissement de liens solides avec les communautés : les Premières Nations, les Autochtones vivant en milieu urbain et les communautés d'immigrants et de réfugiés en Colombie-Britannique. C'est par le biais de ce travail au sein de la Vancouver Fondation qu'il a remporté l'un des prix du multiculturalisme en 2012. Douze ans plus tard, M. Salazar poursuit sa lutte pour une justice sociale en tant que directeur de l'organisme de bienfaisance, *Inner Activist.*

Selon lui, malgré quelques avancées communautaires en matière d'inclusion sociale, le racisme demeure un sujet critique à aborder. Pour illustrer son point de vue, M. Salazar nous rappelle les lourdes conséquences de l'inaction qui poussent à agir lorsqu'il est trop tard.

« Après le meurtre de George Floyd par la police en 2020, je pense que le monde occidental a repris conscience de ce problème », dit-il. « Je pense que notre sensibilisation au racisme est devenue encore plus urgente face à

Voir « Multiculturalisme » en page 5 ➤

Des langues et cultures Créoles au goût du jour en C.-B.
Page 5

Le coup d'État au Chili au grand écran
Page 7

Vancouver Playhouse présente *X (Dix)* de Guillaume Côté
Page 8

Visitez La Source en ligne

www.thelasource.com

Twitter/Facebook : thelasource

Pour sa 35e édition du Festival du Bois, Joanne Dumas, directrice artistique, tire sa révérence en mettant à l'honneur l'Acadie, sa musique et sa culture

Ce n'est pas la première fois que le Festival du Bois de Maillardville, en banlieue de Vancouver, choisit d'honorer la culture et la résilience du peuple acadien et pour souligner le Congrès mondial des Acadiens. Pour Joanne Dumas, la directrice artistique du Festival, « à tous les cinq ans, on met de l'avant l'Acadie et je pense que l'on a des raisons de le faire. Le peuple acadien est un peuple accompli qui sert d'inspiration à travers le pays. C'est avec fierté qu'on le célèbre ».

Marc Béliveau
IJL – Réseau.Presse – Journal La Source

Ayant été active pendant 28 ans dans l'organisation du Festival, la directrice générale de la Société francophone de Maillardville, Joanne Dumas a annoncé qu'elle tirait sa révérence cette année, après cette 35e édition. C'est avec une touche de nostalgie et à la fois, de fierté du devoir accompli, dans ses efforts de promouvoir le fait français dans sa communauté et en Colombie-Britannique.

Pour rappel, plusieurs milliers de personnes ont participé au 35e anniversaire du Festival du Bois qui s'est tenu du 8 au 10 mars 2024, à Maillardville, un quartier francophone de la ville de Coquitlam, situé tout près de Vancouver. Cette année, la culture acadienne a été mise à l'honneur, pour souligner la tenue du Congrès mondial acadien qui se tiendra en août prochain, dans les régions de Clare et Argyle, en Nouvelle-Écosse.

Au fil des ans, le Festival du Bois a démontré sa pertinence et sa popularité en accueillant de 10 000 à 15 000 personnes tous les ans. L'organisation de l'événement demande six mois de planification, autour d'une équipe réduite de 5 ou 6 personnes, mais appuyée par près de 200 bénévoles.

Le Festival du Bois : 35 ans d'existence

Comment expliquer une telle longévité ? « Au fil des ans, ce fut de s'assurer d'une fréquentation régulière », répond Joanne Dumas. « Le Festival du Bois, ce n'est pas un événement de musique populaire », ajoute-elle. « Donc, on ne s'attend pas à la venue de grands noms qui viendront ici. Plutôt, on a créé une attente de découverte de nos festivaliers. Les gens viennent ici parce qu'ils savent qu'ils vont découvrir quelque chose de nouveau ».

Le Festival offre une programmation très variée. Mais les gens aiment également se retrouver dans une grande salle qui leur permet de rencontrer leurs amis. Pour la directrice artistique, « une foule de gens viennent pour prendre une bière, un verre de vin, manger des mets typiques et ou chanter entre amis – donc, c'est très convivial et c'est vraiment une expérience à laquelle ils ont le goût de participer à chaque année. Donc, c'est important de créer cette attente-là ».

Le Festival du Bois ne célèbre pas chaque année une thématique particulière. Les organisateurs cherchent avant tout à maintenir la curiosité des participants. « Et ce n'est pas facile », d'ajouter Joanne Dumas, « il faut qu'il y ait un sentiment de bien-être chez les participants qui assistent au festival. Et c'est important pour nous de maintenir ça ».

Joanne Dumas, directrice artistique du Festival du Bois. (Crédit : Marc Béliveau)

Le Festival du Bois : une expérience francophone

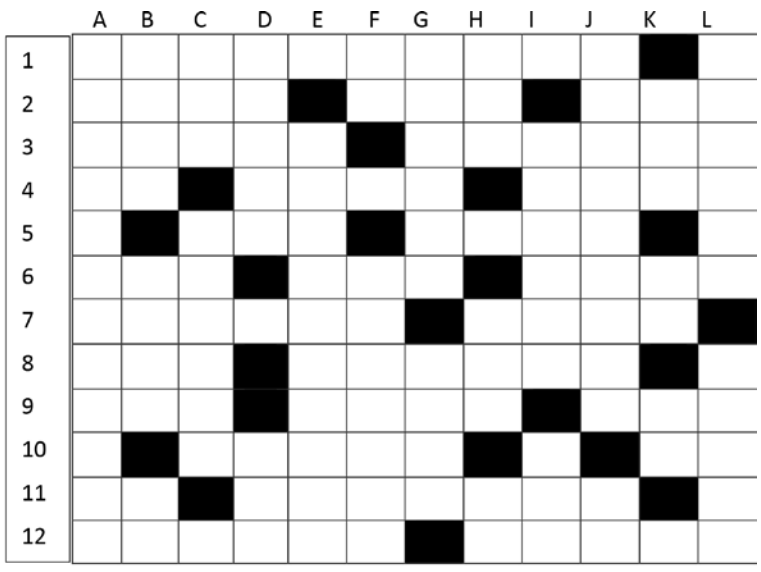
Un autre volet important du Festival, c'est la place du français. En effet, en plus d'une expérience francophone, c'est aussi une expérience intergénérationnelle, parce qu'il y a une programmation pour les jeunes. À cela, s'ajoutent quelques mets canadiens français, incluant les pâtés à la viande et la poutine.

S'il est un moment le plus mémorable, soutient Joanne Dumas, c'est certainement le 25e anniversaire du Festival du Bois qui a été une expérience multiculturelle. On avait un groupe de musiciens indiens. Il y a eu, en plus, de nombreuses entrevues, puisque l'on célébrait également le 100e anniversaire de la communauté de Maillardville, du nom de son premier curé francophone, Edmond Maillard, venu de France.

Voir « Festival du Bois » en page 7

Le grain de sel de Joseph Laquerre

Le plaisir of the words par Le Stylo à mots



Horizontally
1 – not foreign
2 – letter – insect's egg – champion
3 – microwave stimulation – birds
4 – over a surface – pull apart with force – rodents
5 – donkey – Asian mountains
6 – house with services – seafood – land in water
7 – long and straight – white rain
8 – cold solid – invisible
9 – understand – currency – large amount of water
10 – loose – me and others
11 – high section of railroad – lack of red blood cells
12 – wooden shoes – match

verticalement
A – personnes sans mouvements
B – pain – ville française ensoleillée – note
C – racontes – périodes de temps
D – petites îles – langue thaï
E – pour manger vite ou bien
F – indique l'état – plantes toxiques
G – rejetterai la vérité – alcool
H – subtilisa – banni de plusieurs régimes – lettre grecque
I – semence – matériel textile
J – conservations d'aliments – possède
K – démonstratif – antigène obscure – du verbe avoir
L – terminée – tissu

Réponses en page 5

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web.
(604) 682-5545 ou info@thelasource.com

THE SOURCE – LA SOURCE MEDIA INC.

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C. -B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C. -B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource. com

www.thelasource.com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction **Mamadou Gangué**
Rédacteur en chef adjoint (Section française) **Luc Mvono**
Rédacteur en chef adjoint (Section anglaise) **Curtis Seufert**
Responsable graphisme et arts visuels **Laura R. Copes**
Chef de projet et Responsable du pupitre d'Initiative de journalisme local (IJL) **Marc Béliveau**
Responsable de la correction (français) **Louise T. Dawson**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Frank Abbott, Deanna Choi, Freny Fernandes, Melodie Wendel-Cook**
Responsable du service administratif **Kevin Paré**
Coordinateur du site Web **Pavle Culajevic**
Site Web **Sepand Dyanatkar, Vitor Libardi, Silvia Pascale**

Médias sociaux **Nathalie Astruc, Sava Rozsnyai**
Conseillers à la rédaction **Denis Bouvier, Alexandre Gangué**
Rédacteurs principaux **Nathalie Astruc, Simon Yee**

Illustrateur **Joseph Laquerre**
Ont collaboré à ce numéro **Abbey Bilotta, Aloïs Gallet, Hassan Laghcha, Amélie Lebrun, Suzanne Leenhardt, Lillian Liao, Drew Stewart, Cherie Tay, Simon Yee, Robert Zajtmann**

Traduction **Barry Brisebois, Louise Dawson, Monique Kroeger, Luc Mvono**
Distribution **Joseph Laquerre, Kevin Paré**

Credits des photos pour la Une
Page 5 : Photo de FTV / Alexis Brisset
Page 7 : Photo de l'ONF
Page 8 : Photo de Côté Danse

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.
La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courriers par la poste ou courriels, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire :
(604) 682-5545

CANADA POSTES POST CANADA
Postage paid Port payé
Publications Mail Poste-publications
40047468

Le Régime canadien de soins dentaires est arrivé

La santé buccodentaire est essentielle à une bonne santé générale. Le Régime canadien de soins dentaires aidera des millions de Canadiens à accéder aux soins dentaires dont ils ont besoin.

Les inscriptions débutent en phases, **en commençant par les personnes âgées**. Le régime offrira une couverture à ceux qui :

- n'ont pas d'**assurance dentaire**
- ont un **revenu familial inférieur à 90 000 $**

Découvrez si vous êtes admissible et quand s'inscrire au **Canada.ca/Dentaire**

Régime canadien de soins dentaires

Accessible. Abordable. Essentiel.

Canada

Perdre la voie

Si la tendance se poursuit et si les sondages ne se trompent pas, ce qui est toujours possible quoiqu'improbable, Justin Trudeau et son gouvernement n'en ont plus pour longtemps. Leur règne et leurs rêves sont au bord du trépas. Nous assistons penauds, consternés, désemparés, en considérant l'alternative, aux derniers moments d'un gouvernement qui perd ses repères et qui n'arrive pas à distinguer quels saints sont malsains. En fait les libéraux ont jusqu'au mois d'octobre 2025 pour redresser la barre et changer de cap à condition bien sûr qu'entre temps les néodémocrates ne leur fassent pas faux bond.

> C'est quand on n'a plus d'espoir qu'il ne faut désespérer de rien.

Si j'étais cinéaste, j'aimerais présenter, à la prochaine distribution des Oscars, un film intitulé *Anatomie d'une chute…regrettable*. Ce film raconterait le lent et progressif déclin en popularité de Justin Trudeau depuis son avènement en novembre 2015.

Que d'eau trouble a bien pu couler sous les ponts du canal Rideau à Ottawa depuis l'arrivée au pouvoir de Justin Trudeau. Que d'espoir et de rêves brisés. Suite à la défaite de Stephen Harper nous étions en droit d'exiger mieux. Une bouffée d'air s'imposait. Nous y avons cru. Souvenez-vous.

Parti sur les chapeaux de roues, armé de bonnes intentions, avec pour promesse « la voie ensoleillée », notre cher Justin, notre actuel premier ministre, a tenté de confronter, avec peu de succès semble-t-il, les quelques orages et tsunamis politiques qui se présentaient sur son chemin.

(Petit rappel : « La voie ensoleillée » provient d'une expression d'abord utilisée par Sir Wilfrid Laurier, l'ancien premier ministre du Canada, qui lui-même au cours d'un discours tenu le 8 octobre 1895, s'inspira d'une fable d'Ésope qui mettait aux prises le soleil et le vent. De nos jours, de toute évidence, 130 ans plus tard, cette « voie ensoleillée » a perdu de son lustre).

Cette voie pas du tout lactée qui, au départ, promettait monts et merveilles, a dû faire face, d'un mandat à l'autre, à quelques obstacles non prévus au programme. Quelques-uns étaient évitables : le voyage en Inde du premier ministre qui nous a prouvé que, contrairement à ce qu'on puisse croire, le ridicule peut parfois vous tuer politiquement. Mais aussi, ne pas oublier, histoire de vous rafraichir la mémoire, les jolies colonies de vacances aux Bahamas à l'invitation de l'Aga Khan qui ont mis en évidence le manque de jugement de notre premier ministre. À ceci, ajoutez les crises avec l'Inde et la Chine et j'en passe. Ce ne sont pas les bévues et déboires qui manquent. D'autres embûches par contre étaient imprévisibles : la crise de la COVID-19 notamment. Une pandémie qui nous est tombée dessus comme un virus dans la soupe, et ne pas oublier non plus les années Trump qui nous ont causé pas mal de soucis.

D'après le dernier sondage de Nanos commandité par le *Globe and Mail* (9 mars 2024), moins d'une personne interrogée sur 20 seulement voit en Justin Trudeau le billet gagnant. C'est bien peu et guère prometteur. Ce même sondage fait part d'un mauvais choix des priorités gouvernementales. Plutôt que de s'occuper de questions d'équité, de diversité ou autres du genre, Trudeau et Cie feraient mieux de s'intéresser aux problèmes économiques par lesquels nous passons, nous fait valoir ce même sondage.

Justin Trudeau joue peut-être avec le feu. En restant au pouvoir coûte que coûte, le premier ministre risque d'entraîner les libéraux dans sa déroute. Ce n'est pas sans me rappeler la fin de régime de l'ancien premier ministre du Canada Brian Mulroney (1984 à 1993) dont on vient d'apprendre la disparition, qui, face à un mécontentement général, finit par céder sa place cinq mois avant les élections générales de 1993 à madame Kim Campbell, la première et seule femme devenue première ministre du Canada. Résultat ? Un véritable désastre. Une hécatombe. Une défaite sans précédent. Le Parti progressiste-conservateur du Canada n'obtint que deux sièges et prit des années à s'en remettre.

Les libéraux avec Justin Trudeau à la barre peuvent-ils s'attendre à pareil sort ? Peut-être pas d'une façon aussi sévère mais un échec certain paraît inévitable. Justin Trudeau doit-il pour autant jeter l'éponge ? Cette possibilité semble concevable, et pour certains souhaitable. Cette éventualité toutefois, avec un nouveau chef, ne garantit pas nécessairement une victoire aux prochaines élections fédérales. Madame Campbell en sait quelque chose. Mais, comme le veut le dicton, tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir. Ce à quoi Sénèque, le philosophe et dramaturge romain, pourrait répondre : « C'est quand on n'a plus d'espoir qu'il ne faut désespérer de rien ».

Justin doit encore croire en ses chances. Si c'est le cas il ferait bien de commencer à mettre la main à la pâte et changer d'orientation s'il désire mettre fin au déclin.

Photo de l'Institut Broadbent

Justin Trudeau.

Des structures d'accueil du Grand Vancouver aident les nouveaux arrivants à mieux connaître les communautés autochtones

Le Canada accueille, avec ses cibles d'immigration élevées, de nouveaux arrivants en provenance de partout dans le monde. À leur arrivée, peu d'entre eux connaissent l'histoire des communautés autochtones au pays. Dans la métropole vancouvéroise, pour atténuer cette méconnaissance, de multiples ressources sensibilisent et poussent vers une meilleure diffusion.

Suzanne Leenhardt
IJL – Réseau.Presse – Journal La Source

« Nous sommes là depuis des milliers d'années », énonce « une voix off » sur des images de plaines des Prairies où paissent des bisons. Dans une vidéo diffusée par un organisme d'accueil aux immigrants de Colombie-Britannique, des représentants de communautés autochtones souhaitent la bienvenue aux nouveaux arrivants en Inuvialuktun, nsyilxcen ou encore en kanyen'kéha. En six minutes, le message rappelle l'existence des 600 communautés autochtones du Canada et leur relation avec la terre. Mais aussi l'oppression qu'elles ont subie après l'arrivée des colons anglais et français au XVIe siècle.

La vidéo compte près de 20 000 vues depuis sa publication en 2020. Une goutte d'eau en comparaison aux 450 000 immigrants qui arrivent chaque année au pays.

Pour beaucoup d'entre eux, l'histoire des communautés autochtones du Canada n'a pas été transmise à l'école et reste floue. Dans la région métropolitaine de Vancouver, des associations et des institutions s'attellent à diffuser des connaissances et à responsabiliser les nouveaux arrivants sur le territoire où ils ont choisi de poser leurs valises.

Apprendre les bases

Entre les mâts totémiques à l'entrée du touristique parc Stanley et l'extraordinaire sculpture en jade Haida Gwaii installée dans l'aéroport de Vancouver, l'art autochtone laisse quelques indices dans l'espace public. L'importance d'appuyer cet art est une des thématiques abordées au cours de conférences mises en place par la Bibliothèque publique de Vancouver. Organisées chaque trimestre depuis septembre 2022, elles ont réuni plus de 110 participants. « Placer des oeuvres autochtones à la place de l'architecture romane apportée par les Européens, c'est une manière de décoloniser l'art », souligne Leah, l'une des co-animatrices de la conférence tenue le 27 février dernier.

Avec sa collègue Alex, elle alterne les prises de parole devant une dizaine de personnes à distance, pour évoquer la symbolique de la reconnaissance des terres « non cédées » des nations Squamish, Musqueam et Tsleil-Waututh. Les deux co-animatrices expliquent aussi des termes comme la loi sur les Indiens, le processus de Vérité et Réconciliation ou encore l'histoire des écoles résidentielles. Bien que cette conférence soit destinée aux nouveaux arrivants, les services de la bibliothèque rapportent que « plusieurs participants ne sont pas nouveaux sur le territoire mais ont estimé avoir besoin d'un niveau d'instruction similaire ».

Malgré un accroissement de la représentation autochtone, l'apprentissage de l'histoire et de la culture reste bien souvent une initiative personnelle. Adil Boussetta et Zoé Lefebvre se sont installés en 2014 à Vancouver. « Quand on est arrivés, on ne connaissait rien. On ne savait même pas que la Colombie-Britannique était la province où il y avait le plus d'autochtones, on ne savait pas ce qu'était la Loi sur les Indiens, ni les réserves. Aucune sensibilisation », se remémore Adil Boussetta. Ils ont développé leurs connaissances par l'intermédiaire de leur colocataire mais aussi après la découverte et la médiatisation en 2021 de sépultures autochtones anonymes provenant des anciennes écoles résidentielles tenues par le clergé de l'époque. Un mémorial avait été installé à Robson Square cette même année.

Les danseuses du groupe *Butterflies in spirit* performent devant la *Vancouver Art Gallery* le 3 mars 2024 en mémoire aux victimes autochtones de féminicides. (Crédit : Suzanne Leenhardt)

« Il y a tellement de choses à comprendre quand on s'installe dans un nouveau pays. Pour les immigrants et les réfugiés qui fuient une situation de danger, c'est normal que les considérations autochtones ne soient pas une priorité puisque ça part d'une démarche personnelle de s'informer. Ça pourrait être une condition requise dans le test de citoyenneté », songe Zoé Lefebvre.

Des stéréotypes qui persistent

Si les conférences de la bibliothèque publique posent les bases, elles permettent aussi d'avoir accès à de nombreuses ressources pour approfondir le sujet. De la même manière, le partenariat communautaire local de Surrey a publié en 2021 le *Premier guide des Premières nations de Surrey pour les nouveaux arrivants*. Le document a été traduit en coréen, français, hindi, punjabi, tagalog et mandarin afin de toucher le plus grand nombre.

Au-delà des notions clés, un chapitre aborde le racisme anti-autochtone et les stéréotypes qui persistent encore aujourd'hui. Il explique pourquoi certaines croyances telles que « les Autochtones ne paieraient pas d'impôts » et « auraient plus de problèmes de toxicomanie et de criminalité » sont fausses. En plus du racisme subi, d'autres enjeux liés à l'exploitation des terres et des ressources naturelles subsistent pour certaines communautés. Si connaître l'histoire des peuples autochtones est primordial, s'informer sur les inégalités auxquelles ils font face est tout autant nécessaire.

Pour information :
www.youtube.com/watch ?v=NTyb0PI87Y4
Voir guide : www.surreylip.ca/wp-content/uploads/2021/06/SNCG-VERSION-1.pdf

Langues et cultures créoles : après les injustices du passé, quel avenir ?

Lorsque des créolophones se rencontrent, qu'ils viennent d'Haïti, du Cap Vert, ou de la Jamaïque, ils ont souvent du mal à se comprendre en créole. Pour la simple raison qu'il existe une multitude de langues créoles qui diffèrent les unes des autres, selon leurs bases lexicales qu'elles soient en français, en anglais, en portugais ou en espagnol. Leur seul point en commun, c'est leur émergence, il y a 500 ans, dans un contexte d'urgence de communication. Il faut y voir des personnes d'origine différente, soumises à l'esclavage et ne parlant pas les mêmes langues, mais en quête de trouver un mode de communication commun.

Des participants à l'atelier créole de l'Alliance française de Vancouver. (Crédit : Capture d'écran/Youtube)

Hassan Laghcha
IJL – Réseau.Presse – Journal La Source

On estime que treize millions de personnes dans le monde parlent des langues créoles, dont certaines sont menacées d'extinction. En revanche, d'autres s'en sortent très bien, comme c'est le cas pour les langues créoles d'Haïti, de la Jamaïque ou du Cape Vert. Ces langues ont bénéficié d'efforts de revitalisation par l'UNESCO qui a décrété, en 1983, la Journée internationale de la langue et de la culture créoles.

« Cette célébration internationale sert notamment à reconnaître ces langues pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des langues à part entière et à contrebalancer toutes ces années durant lesquelles les langues créoles n'étaient pas perçues comme des langues, mais comme des manières de parler inférieures », précise Marie-Ève Bouchard, professeure de sociolinguistique à l'Université de la Colombie-Britannique.

Selon la chercheure de UBC particulièrement intéressée par la créolastique, « une langue survit lorsqu'elle est associée à l'identité d'un peuple ». Elle cite, à cet égard, les pays où le créole est bien valorisé, comme la Jamaïque, où il est utilisé par la quasi-totalité de la population, ou encore le Cap-Vert où des écoles bilingues sont créées pour établir un juste équilibre entre les deux langues, le créole et le portugais.

Normalisation et enseignement supérieur

L'exemple d'Haïti est, à cet égard, édifiant. En 1987, ce pays a déclaré le créole langue officielle. Depuis, cette langue parlée par l'écrasante majorité des Haïtiens (95%) a bénéficié d'efforts soutenus de revitalisation avec la mise en place d'une académie dédiée, l'édition d'un dictionnaire et la normalisation grammaticale et lexicale qui met en valeur ses richesses linguistiques.

« De manière générale, la situation actuelle varie énormément d'un créole à l'autre », admet Mme Bouchard, faisant référence à l'Atlas des structures linguistiques créoles où des linguistes de plusieurs pays ont documenté et décrit 76 variétés de créole, dont 27 sont basées sur l'anglais, 14 sur le portugais, 9 sur le français et 6 sur l'espagnol.

À noter également les efforts des organismes francophones visant à faire connaître la langue et la culture créoles. À cet égard, l'Alliance française de Vancouver a organisé le 22 février dernier, dans le cadre du Mois de l'histoire des Noirs, un atelier sur le créole haïtien, animé par la professeure de français Nathalie Versaille, avec la participation d'une dizaine de francophones et francophiles. Ces personnes étaient curieuses d'en savoir plus sur cette composante linguistique et culturelle de la diversité francophone, peu connue dans l'Ouest canadien.

Selon Mme Versaille, « cet atelier reflète l'intérêt croissant pour le créole, notamment de la part des nouvelles générations de créolophones qui souhaitent se réapproprier cette culture. » Elle indique que contrairement à la génération de ses parents, par exemple, elle n'a pas le même rapport qu'eux avaient avec la langue créole. « Les générations plus âgées ont été tellement traumatisées par les pratiques de l'administration française, notamment dans les écoles, visant à faire disparaître leur langue maternelle. À tel point, dit-elle, que ma mère, si elle m'entend parler créole, elle me corrigera en me disant que ce n'est pas correct. Même si elle-même parlait créole avec ses parents ! Mais on lui a tellement répété cette remarque négative qu'elle a fini par l'intérioriser définitivement », raconte cette jeune enseignante d'origine martiniquaise.

Mme Versaille prend plaisir à faire découvrir aux Vancouvérois, petits et grands, les richesses lexicales et sémantiques de sa langue de cœur. « Ce passé traumatisant n'est plus qu'un mauvais souvenir », dit-elle, heureuse de constater le renouveau évident du créole dans son pays natal avec la multiplication des publications en créole, incluant des contes, des livres et des dictionnaires. Il y a aussi la mise en place de programmes universitaires, menant par exemple à un baccalauréat en créole et une maîtrise en études créoles. À cela, s'ajoute un concours national : la Grande Dictée Créole qui offre des prix très encourageants.

Suite « Multiculturalisme » de la page 1

cet exemple très clair de la façon dont ça coûte la vie des gens. »

Pour M. Salazar, l'événement tragique a ranimé un sens de responsabilité partagée d'embrasser le dialogue : « Je pense que parfois, parce que nous avons été touchés par le racisme, notre première réaction est de rejeter les personnes qui ne perçoivent pas le racisme et de nous éloigner d'elles. À mon avis, l'échange est une occasion d'ouvrir les yeux des personnes qui n'en sont pas encore conscientes. Voilà pourquoi c'est important. » Il pense que de tels échanges ont le pouvoir de sauver des vies.

L'entreprise *Nana's Kitchen & Hot Sauces Ltd*, 2015

En 2015, l'entreprise *Nana's Kitchen & Hot Sauces Ltd* a été nommée lauréate d'un des prix du multiculturalisme, non pas pour ses produits prêts-à-manger, mais plutôt pour ses pratiques d'embauche.

Photo de Jorge Salazar

Jorge Salazar.

« *Nana's Kitchen* emploie 35 ouvriers de production, pour la plupart des femmes immigrantes qui n'avaient pas d'expérience professionnelle et ne maîtrisaient pas l'anglais au moment de leur embauche », a déclaré le gouvernement de la C.B. lors de son annonce. « Les employés ont la possibilité d'apprendre l'anglais et d'acquérir des compétences en informatique. Cinq des travailleurs de l'entreprise sont des superviseurs qui travaillent pour *Nana's Kitchen* depuis plus de 11 ans et, selon les propriétaires, ils ont dépassé toutes les attentes. »

Aujourd'hui, *Nana's Kitchen* reste fidèle à son titre et fait état d'une soixantaine d'employés qui sont des nouveaux arrivants. Au cœur de l'entreprise : Shelina Mawani et sa cofondatrice Nasim Dhanji. Après avoir dû s'acclimater au Canada, les fondatrices de *Nana's Kitchen* ont saisi l'occasion d'offrir aux nouvelles arrivantes l'appui qu'elles n'ont pas elles-mêmes reçu.

« Il y a plus d'aide disponible aujourd'hui pour les femmes immigrantes qu'il y en avait il y a 40 ans », explique Mme Mawani. « Il n'y avait pas d'entreprises qui disaient : « Nous vous aiderons avec votre CV » ou « nous vous apprendrons à passer des entretiens. »

C'est en 1980 que Shelina Mawani a quitté son pays natal de la Tanzanie pour la Colombie-Britannique. Dans un entretien avec La Source, Mme Mawani se souvient des difficultés qu'elle a éprouvées lors de son arrivée : « J'ai déménagé en Colombie-Britannique en 1980 et cela a été extrêmement difficile », dit-elle.

Mme Mawani a passé plusieurs années en tant qu'employée dans de nombreuses entreprises vancouvéroises. Finalement, en 1998, frappée d'une mise en disponibilité, Mme Mawani décida de se lancer dans l'entrepreneuriat. Et c'est à ce moment qu'est née *Nana's Kitchen*. Aujourd'hui, le succès de son entreprise lui permet de continuer à soutenir les femmes immigrantes qu'elle emploie.

« Je suis là pour les aider dans de nombreux aspects de leur vie, qu'il s'agisse de l'entrée des enfants à l'université ou du mariage. Nous sommes là pour les soutenir en leur disant de ne pas avoir peur. Certes, nous venons de différentes parties du monde où, en tant que femmes, nous avons toujours été soumises, mais aujourd'hui, nous pouvons parler et nous pouvons leur montrer que, oui, nous formons une équipe puissante. »

Pour plus d'information sur les *Multiculturalism and Anti-racism awards*, visitez : www2.gov.bc.ca/gov/content/governments/multiculturalism-anti-racism/multiculturalism/bc-multicultural-awards

Réponses :

1 – INDIGENOUS	7 – LINEAR – SNOW	A – IMMOBILISÉES	G – NIERAI – SAKÉ
2 – MAIL – NIT – ACE	8 – ICE – UNSEEN	B – NAAN – NICE – LA	H – OTA – SEL – MU
3 – MASER – EAGLES	9 – SEE – RIAL – SEA	C – DIS – ANNÉES	I – GRAINE – LIN
4 – ON - TEAR – RATS	10 – SLACK – US	D – ILETS – LAO	J – SALAISONS – AI
5 – ASS – ALAI	11 – EL – ANAEMIA	E – RESTAURANTS	K – CET – LW – EU
6 – INN – TAI – ISLE	12 – SABOTS – UNION	F – EN – ARNICAS	L – CESSÉE - BASIN

Brève francophone

Le CJFCB reçoit le Prix de la Journée de la francophonie en Colombie-Britannique

Lors de la cérémonie officielle de la proclamation de la francophonie, le jeudi 14 mars 2024, Adrian Dix, ministre de la Santé et ministre responsable des Affaires francophones, a remis le prix de la Journée de la francophonie en Colombie-Britannique au Conseil jeunesse francophone de la C.-B. À noter que chaque année, l'attribution de ce prix permet de valoriser l'engagement d'un organisme dans la communauté francophone de la province.

« Je suis fier de remettre le prix francophone provincial de cette année au Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique en hommage à son importante contribution à la promotion du sentiment d'appartenance et de l'engagement civique des jeunes », a indiqué le ministre Adrian Dix.

Dans les rangs du CJFCB, Claudya Leclerc, présidente du conseil d'administration, Geneviève Poitras, vice-présidente, Sophie Audet, directrice générale, ainsi que Pascale Marsan-Johnson et Clémentine Creach, gestionnaires des programmes éducatifs, étaient présentes à l'Assemblée législative pour représenter l'organisme lors de la Journée de la francophonie à Victoria. Les récipiendaires du CJFCB ont exprimé leur fierté et leur reconnaissance de recevoir le Prix de la Journée de la francophonie en Colombie-Britannique au nom de toute leur équipe, de leur conseil d'administration et de leurs membres.

Pour Sophie Audet, directrice générale du CJFCB, « c'est un honneur pour son organisme de recevoir ce Prix de la Journée de la francophonie. Un honneur parce qu'au Conseil jeunesse nous sommes convaincus que les jeunes ne sont pas que les leaders de demain, mais qu'ils jouent un rôle essentiel aujourd'hui, dès maintenant... »

Il est à noter que ce prix est une reconnaissance importante qui marque l'évolution de l'organisme et de tout le travail accompli depuis les dernières années. En 2022-2023, le Conseil jeunesse a accueilli plus de 2 500 participations de jeunes lors des 88 événements organisés. En dix ans, l'organisme a quadruplé son nombre d'employés, son budget annuel ainsi que son nombre d'activités offertes à ses membres. Le CJFCB compte aujourd'hui une équipe de dix employés, sept membres de conseil d'administration ainsi que de nombreux bénévoles, contractuels et partenaires.

Malgré les progrès réalisés, affirme Claudya Leclerc, présidente du conseil d'administration, c'est également pour le Conseil jeunesse une occasion de rappeler qu'il reste encore beaucoup à faire. Selon la présidente, « il est crucial de continuer à défendre les intérêts des jeunes afin qu'ils puissent pleinement participer à notre communauté... »

Convaincu que tous ces enjeux de taille sont reliés entre eux et que c'est ensemble qu'il est possible de les améliorer, le CJFCB a tenu à remercier tous ses partenaires pour leur confiance et leur soutien : le ministère du Patrimoine canadien, le ministère de l'Éducation de la Colombie-Britannique, le Conseil scolaire francophone de la C.-B., les Affaires francophones de la C.-B., le Bureau des affaires francophones et francophiles de l'Université Simon Fraser ainsi que tous les autres organismes qui œuvrent et font une place à la jeunesse dans le développement de la communauté francophone.

Pour rappel, le CJFCB célèbre ses 35 ans cette année et l'organisme continue de s'engager pour une communauté à l'image de ses membres qui viennent de partout en Colombie-Britannique.

Revue de l'ONF

Le coup d'État au Chili dans l'objectif des cinéastes de l'ONF – Perspective du conservateur

En Amérique du Nord, on associe spontanément le 11 septembre aux événements tragiques qui ont frappé New York en 2001. Mais cette date rappelle aussi un épisode horrible et déterminant de l'histoire survenu de triste mémoire il y a 50 ans : le coup d'État militaire au Chili et la mort de Salvador Allende.

« […] Le général Augusto Pinochet, commandant en chef de l'armée chilienne, soutenu par la CIA et le gouvernement américain, renversait brutalement le gouvernement du président démocratiquement élu Salvador Allende », écrit mon collègue Marc St-Pierre, conservateur de la collection française, dans un billet de blogue paru il y a 10 ans.

Un témoignage recueilli par des cinéastes québécois

Salvador Allende Gossens est le premier président socialiste démocratiquement élu au monde. Fondé sur l'idée d'une coalition, l'Unité populaire, mise de l'avant par Allende, le développement sociopolitique du Chili attire l'attention de plusieurs gouvernements, de politiciens et d'une partie du grand public qui espèrent voir des sociétés plus égalitaires se multiplier sur la planète.

Deux cinéastes de l'ONF, Maurice Bulbulian et Michel Gauthier, s'y intéressent également. Ils se rendent en Amérique du Sud en 1972 afin d'établir des parallèles entre le Québec et le Chili sur la question de l'exploitation des mineurs et des ressources minérales. À l'issue de ce voyage, deux films voient le jour : *Richesse des autres* (1973) et *Salvador Allende Gossens : un témoignage* (1974). Ce dernier film présente un rare et unique portrait du président du Chili, dans lequel Allende expose les réformes sociopolitiques et financières qu'il projette pour son pays, notamment la nationalisation de l'industrie du cuivre.

Des cinéastes du Chili en exil au Canada

Dans le billet de blogue évoqué plus haut, Marc St-Pierre rappelle qu'à la suite du renversement brutal du gouvernement, s'installe « une sanglante dictature de 17 ans, où sympathisants du président Allende, militants de gauche et opposants à la dictature seront séquestrés, torturés et assassinés ». Beaucoup parviennent toutefois à s'échapper et obtiennent l'asile politique dans divers pays du monde.

Quelque 7 000 Chiliens sont ainsi autorisés à entrer au Canada à titre de réfugiés. Parmi celles et ceux qui ont dû quitter leur mère patrie, Marilú Mallet, Jorge Fajardo et Rodrigo González deviennent les premiers cinéastes d'origine latino-américaine à réaliser un film au Canada. Ils font équipe pour créer *Il n'y a pas d'oubli* (1974), un film dont chacun d'eux a réalisé l'un des trois volets. Le dernier volet, *Jours de fer* (1975), a été réalisé par Jorge Fajardo. Il relate l'histoire d'un professeur d'université et militant de gauche qui trouve du travail dans une aciérie de Montréal.

> « ...une sanglante dictature de 17 ans, où... opposants à la dictature seront séquestrés, torturés et assassinés.
>
> *Marc St-Pierre, conservateur de la collection française de l'ONF*

Photo d'ONF

Scène du film Il n'y a pas d'oubli.

***La cueca sola* : portrait de cinq Chiliennes**

De ces trois cinéastes originaires du Chili, seule Marilú Mallet continue de réaliser des films pour l'ONF. Au fil d'une carrière de 50 ans, elle en tourne au moins une douzaine, dont cinq sont produits par l'ONF : *Lentemente* (1974), *Les Borges* (1978), *Mémoires d'une enfant des Andes* (1985), *Chère Amérique* (1990) et *La cueca sola* (2003).

La cueca sola se penche sur ce que vivent cinq femmes durant la dictature qui fait suite à la mort d'Allende. Des milliers d'hommes disparaissent alors. « ¿Dónde están ? » (Où sont-ils ?), demandent les femmes au sujet de leurs partenaires de cueca, cette danse chilienne qui se joue à deux. Comme le souligne Marc St-Pierre, *La cueca sola* est « [un] film fort, bouleversant qui, à travers le destin de cinq femmes, nous fait ressentir ce qu'a vécu le peuple chilien pendant et après la dictature ».

Bien des questions demeurent

Les débats se poursuivent quant à la chaîne des événements qui se sont déroulés durant et après le coup d'État, et sur les preuves des crimes qui ont été effacées intentionnellement ou perdues à jamais, telles les dépouilles de milliers de personnes torturées. Les motifs ne manquent donc pas pour pousser les cinéastes à continuer de réaliser des films sur la dictature du Chili. *Le côté obscur de la Dame Blanche* (2006), de Patricio Henríquez, relate par exemple l'histoire de l'Esmeralda, « le navire-école de la marine chilienne et un objet de fierté nationale. Mais […] la Dame Blanche, comme les Chiliens la surnomment, ne fait plus illusion. Cette beauté cache un passé trouble. Celui d'un bateau-prison utilisé dans le port de Valparaíso comme centre de torture au lendemain du coup d'État de 1973. Trente ans plus tard, l'impunité demeure et les autorités militaires continuent de nier. Aujourd'hui, les victimes de la dictature demandent justice ».

CAMILO MARTIN-FLOREZ, blogue-onf.ca - Source : ONF – blogue.onf.ca/blogue/2023/08/28/le-coup-detat-au-chili-dans-lobjectif-des-cineastes-de-lonf-perspective-du-conservateur

Suite « Festival du Bois » de la page 2

À la question : comment se porte la vitalité de la communauté francophone de Maillardville ? Joanne Dumas explique « avoir ressenti, à un moment donné, la courbe redescendre, mais aujourd'hui, elle est en mouvement vers le haut. Je crois qu'aujourd'hui, c'est la plus grande ouverture de la population face à la réalité biculturelle au Canada. Le bilinguisme prend sa place de plus en plus. Les gens sont plus réceptifs à cette réalité. » Elle ajoute aussi qu'il y a beaucoup d'immigrants qui viennent au Canada et ces gens-là sont intéressés à parler français, plus que les Anglophones qui sont installés ici. C'est ça aussi notre nouvelle clientèle. »

Puisque le Festival du Bois a le vent dans les voiles, pourquoi ne pas utiliser l'expression acadienne « laissez les bons temps rouler … » et souhaiter au Festival du Bois, après le départ cette année de Joanne Dumas, une foule de belles années à venir !

Vers un monde soutenable

Massacre en cours au Parc Stanley

Comme tant d'autres qui lisent encore sur papier, j'ai ouvert le journal pour y trouver que cent soixante mille arbres du Parc Stanley seraient prochainement enlevés. Cinq millions de dollars pour nous prémunir contre le risque que les arbres morts poseraient au public. Sans parler du risque d'incendie dont nous avons déjà traité au futur dans cette chronique.

En cause : l'arpenteuse. Une sorte de papillon de nuit local dont les larves voraces se nourrissent du feuillage de la pruche. Le Hemlock est une essence endémique de Vancouver pouvant atteindre 70 mètres. En festoyant dans les cimes par millions, les chenilles du papillon terrassent les géants. Pour éviter les drames, la ville a décidé de couper ces morts sur pied. Faut-il en pleurer ?

Si vous lisez ces lettres en français, probablement avez-vous élu domicile à Vancouver pour échapper à l'ennui, fuir la bêtise, pour apprécier la qualité de l'air, les paysages et la pluie rassurante ou l'opulence prétentieuse de la « bissi ». Le Parc Stanley est le joyau de cette terre choisie, un havre de paix en commun, un coin de paradis. Le massacre en cours de la forêt urbaine mérite bien quelques larmes.

Un samedi de match, j'ai marché pour me faire ma propre idée. J'ai arpenté le parc deux fois, perdu comme le castor dans une forêt que je ne reconnaissais pas. Je n'ai retrouvé ni la densité, ni les couleurs du bois. Le sombre a cédé la place aux ocres, bruns et terracotta. Des teintes de sang jonchent le site soi-disant « traité », comme disent les forestiers. Sous la canopée décimée, la lumière envahit l'espace. J'imagine déjà un sol de poussière à l'été, lorsque l'humus piétiné et le paillis de bois abandonné seront déshydratés par la canicule.

Je n'ai pas reconnu l'air non plus. Un parfum de scierie confond mon esprit. Les bons souvenirs des jours de menuiserie sont chamboulés par la vue des engins de mort garés juste là. Des machines de guerre mises au point par l'ingénierie forestière, mises aux poings de l'industrie du bois pour couper, tronçonner, défoncer et empiler les corps de pruches, de cèdres et de pins. En levant la tête, je découvre les cimes des orphelins qui se balancent, esseulés comme fous sous l'effet d'une brise. Je comprends alors que l'éclaircissement aura pour effet de laisser les bourrasques sévir en toute impunité. Je n'ose imaginer la prochaine tempête côtière. En 2006, elle avait couché dix mille arbres. Sous l'effet d'un climat toujours plus violent, combien d'arbres vont tomber ?

Et puis il y a le son qui, comme l'air et le vent, ne rencontre plus aucune résistance. J'entends le bruit froid et anxieux de la ville, des moteurs imbéciles pouffant à trois cents mètres. En coupant ces arbres, la ville assiège un peu plus la forêt. Les humains – auteurs et collaborateurs – de ce malheur ne comprennent pas ce que vit le castor. Ce même jour, on a vu l'animal traverser la piste cyclable. Dépité, défait, hagard comme celui qui vient de perdre sa maison, sa famille et son héritage. Faut-il s'en émouvoir ? Ou faut-il se fâcher ?

Si l'arpenteuse prolifère tant, c'est bien parce que le changement climatique s'aggrave. Si le réchauffement climatique s'aggrave, c'est que nous laissons les vendeurs de mensonges envahir notre quotidien, équiper chaque arrivant d'une voiture pour qu'il traverse tranquillement le plus beau parc urbain au monde sans jamais avoir à le regarder, le sentir ni l'apprécier. L'espèce invasive qui tue la pruche ne s'appelle pas l'arpenteuse, elle s'appelle la pétrolière.

Le parc Stanley.

J'ai entendu dire : « Ces arbres sont morts, cher monsieur. Autant les couper, puis les vendre. Ça repoussera ! ». Ça repoussera l'échéance, ça, c'est sûr. Dans le scandale démocratique local d'une commission des parcs élue puis démantelée sans explications avant que ne commencent les coupes, dans le contexte d'un risque d'incendie très élevé, d'une pénurie mondiale d'équipements de lutte contre les feux, des catastrophes climatiques promises… Je me demande si tout ça n'est pas fait avec des pieds colons ? Éduquer, informer puis écouter la population. Réglementer la circulation en voiture dans le parc : pour le symbole, pour la pédagogie, pour la préparation. Je me demande…

Méfiance ! À ne voir dans les arbres morts ou vivants – alors que les arbres sont bien des morts-vivants – qu'un simple risque combustible, la logique nous poussera à tout raser. Une pétition circule actuellement pour demander l'arrêt immédiat des opérations. Visiter le parc à pied ou à vélo pour se faire son idée, s'émouvoir et réfléchir, c'est déjà une manière d'agir. Une manière de prendre soin de chez nous.

ALOÏS GALLET est juriste, économiste, co-fondateur EcoNova Education et Albor Pacific et conseiller des Français de l'étranger.

Spectacle « X (Dix) », présenté au Vancouver Playhouse les 22 et 23 mars

par AMÉLIE LEBRUN

La danse pour unir et retrouver le chemin vers son chez-soi. Avec son spectacle *X (Dix)*, présenté au Vancouver Playhouse les 22 et 23 mars 2024, la compagnie Côté Danse offre une nouvelle œuvre sur le thème du retour. Inspirée par L'Odyssée d'Homère, la chorégraphie de Guillaume Côté, chorégraphe et directeur artistique de Côté Danse, offre au public une réflexion sur le sentiment d'appartenance.

Odyssée

Sur une scène au décor simple, cinq danseurs vêtus de noir évoluent dans l'espace. Le spectacle *X (Dix)* de Côté Danse fait référence à l'épopée d'Ulysse, héros de la mythologie grecque et de L'Odyssée d'Homère, et s'inspire de ce récit pour évoquer, par la danse, l'idée du retour, du chez-soi, mais aussi la quête de soi. « *X (Dix)* a été conçu pendant la pandémie, à une époque où notre perception du « chez-soi » s'est considérablement modifiée, devenant le point central de nos vies. À cette époque, le « chez-soi » est devenu synonyme de famille, de sécurité et d'expérience partagée », explique Guillaume Côté. Le chorégraphe a utilisé ce moment unique pour se plonger dans la lecture et redécouvrir L'Odyssée d'Homère.

Photo de Côté Danse

Danseuse de Côté Danse.

L'œuvre du poète grec raconte le voyage de dix ans d'Ulysse pour rentrer chez lui après la guerre de Troie. Ce voyage difficile et les nombreux obstacles que rencontre le héros pour arriver à destination illustrent les défis et l'adversité que chacun rencontre dans sa propre vie. Cette Odyssée permet au poète d'explorer les thèmes de la résilience, de la détermination et du triomphe sur l'adversité.

Ce récit et ses thèmes ont inspiré le danseur et chorégraphe québécois. « Pour créer une pièce centrée sur le thème du « retour », le chiffre 10 (pour les dix ans de voyage d'Ulysse), représenté par le symbole « X », a joué un rôle prépondérant », raconte Guillaume Côté avant de continuer « Le symbole « X » est tissé de manière complexe tout au long de l'œuvre, apparaissant dans les formations, l'éclairage et même dans la chorégraphie elle-même. »

Dynamique

Et pour présenter cette nouvelle création artistique, Guillaume Côté fait appel à cinq danseurs, de formations différentes. « Les danseurs de *X (Dix)* sont issus de la dynamique communauté de la danse indépendante de Toronto. » Chaque danseur apporte son expérience unique et enrichit l'œuvre de différents répertoires, qu'il s'agisse de ballet, de contemporain ou de techniques de danse de rue (*street styles*). Et même si les danseurs viennent de diverses formations, « ils partagent un athlétisme et un enthousiasme collectifs qui insufflent dynamisme et précision à leurs chorégraphies », précise Guillaume Côté.

Et ces cinq danseurs permettent au chorégraphe de partager son interprétation du mythe d'Ulysse et de ses enseignements. « Ma vision a toujours été de créer une histoire centrée sur un personnage principal accompagné de quatre personnages qui symbolisent différents aspects de l'environnement, des relations et du voyage de retour. »

Laissant également au public la liberté d'interpréter ce qui accompagne le héros, et ce qui accompagne chacun au quotidien. « Par le biais de ces personnages et leur environnement, je cherche à explorer les subtilités de la nature humaine et les obstacles que les individus rencontrent sur leur chemin de vie », ajoute le chorégraphe.

Mais ces cinq danseurs, ainsi que les costumes sobres créés par Yso South, offrent aussi à Côté Danse un avantage pratique. La distribution réduite et polyvalente de *X (Dix)* permet également à Côté Danse de présenter ce spectacle à un plus grand nombre de personnes et à un public plus varié, « ce qui correspond à l'un des principaux objectifs de Côté Danse », précise le chorégraphe, avant d'ajouter « À ce jour, *X (Dix)* a été présenté 30 fois au Canada et aux États-Unis. »

En rendant le spectacle *X (Dix)* plus accessible, et plus ouvert grâce à son mélange d'influences artistiques, Guillaume Côté et Côté Danse permettent au public de renouer des liens avec la danse. Les spectateurs peuvent alors voir cette quête de soi du héros grec sublimée par la danse, réfléchir et réinterpréter ce sentiment d'appartenance et de chez-soi dans le langage universel du corps.

« Il n'y a rien de tel que de s'asseoir dans un théâtre composé d'étrangers qui vivent la même chose que nous. La danse en direct a le potentiel d'enrichir nos vies. La danse a le pouvoir de rassembler les gens, de favoriser un sentiment de communauté et de lien social. En partageant des expériences de danse, les gens peuvent nouer des relations, créer des liens et célébrer des valeurs et des intérêts communs », conclut le chorégraphe.

Pour plus de renseignements sur *X (Dix)*, visiter : vancouvercivictheatres.com

Pour plus d'informations sur Côté Danse, visiter : www.cotedanse.com